

cielle, les briques. Or le bitume et les briques s'expriment de la même manière dans toutes les langues sémitiques : arabe, *hamar* et *kafar*; hébreu, *homer* et *kofer*; assyrien, *amaru* et *kupri*; araméen, *kufra*, « bitume, goudron. » — Arabe, *labin*; hébreu, *libnah*; araméen, *lbenta'*; assyrien, *libittu*, pluriel, *libnâta*; « briques. »

Parmi les métaux dont l'usage est le plus commun, la linguistique démontre que les anciens Sémites connaissaient avant leur séparation l'or, le cuivre et le bronze, mais non l'argent, le fer et le plomb. « Ces résultats concordent d'une manière remarquable avec l'état de la métallurgie dans la région babylonienne, comme on peut le constater par les objets trouvés dans les tombes les plus antiques. En Babylonie, l'or était connu, l'argent inconnu, le bronze commun; le plomb et le fer étaient tellement rares qu'on voit clairement par là qu'ils étaient d'introduction récente<sup>1</sup>. »

Tous les arguments philologiques confirment ainsi le témoignage de la Bible, qui nous présente les enfants de Sem réunis dans la plaine de Sennaar ou de Babylone, lors de la construction de la tour de Babel.

<sup>1</sup> I. Guidi, *loc. cit.*, p. 581.

## SECTION VIII.

### LES PATRIARCHES.

#### CHAPITRE PREMIER.

##### ABRAHAM.

##### ARTICLE 1<sup>er</sup>.

##### ABRAHAM ET SARA EN ÉGYPTÉ ET A GÉRARE.

L'épisode du voyage d'Abraham en Égypte contient un trait qui a été de tout temps un sujet d'accusation contre ce patriarche et contre la Bible elle-même :

Il arriva qu'une famine étant survenue dans la terre [de Chanaan], Abram descendit en Égypte pour y demeurer, car la famine était grande dans la terre [de Chanaan]. Et il arriva que lorsqu'il fut près d'entrer en Égypte, il dit à Saraï, sa femme : « Voici que je sais que tu es belle, et il adviendra que les Égyptiens te verront et qu'ils diront : C'est sa femme. Et ils me tueront et ils te laisseront vivre. Dis donc que tu es ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de toi et qu'ils me sauvent la vie par considération pour

toi. » — Or il arriva, quand Abram fut entré en Égypte, que les Égyptiens virent combien sa femme était belle. Les principaux [officiers] du Pharaon la virent aussi, et ils firent son éloge au Pharaon, et on la prit dans la maison du Pharaon. Et Abram fut bien traité à cause d'elle, et il reçut des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des servantes, des ânesses et des chameaux. Mais Jéhovah frappa le Pharaon de grandes plaies, lui et sa maison, à cause de Saraï, femme d'Abram. Alors le Pharaon appela Abram et lui dit : « Pourquoi m'as-tu fait cela ? Pourquoi ne m'as-tu pas averti que c'était ta femme ? Pourquoi as-tu dit : C'est ma sœur, [de sorte] que je l'ai prise pour femme. Mais maintenant voilà ta femme, prends-la et retire-toi. » Et le Pharaon donna ordre à ses serviteurs de le reconduire avec sa femme et tout ce qui était à lui<sup>1</sup>.

Tel est le récit de la Genèse. Dans un livre retentissant, un littérateur de nos jours l'a attaqué sans ménager les termes :

Que pensez-vous, Monsieur l'abbé, entre nous, de ce patriarche [Abraham] ? L'esprit de Dieu est toujours présent en lui ; Dieu a fait alliance avec lui, parce qu'il est un homme vertueux et qu'il a contracté conséquemment le mariage un et indissoluble établi par Dieu lui-même dans l'union d'Adam avec Ève ; et voilà cet époux selon Dieu qui, prévoyant ce qui va arriver, recommande à sa femme de dire qu'elle n'est que sa sœur ; il la laisse partager la couche du roi pour n'être pas mis à mort, et finalement il tire de la situation des brebis, des chameaux et des ânes ; après quoi il la reprend, quand Pharaon la lui rend, en lui faisant des reproches très

<sup>1</sup> Gen., XII, 10-20.

mérités sur sa conduite, ce qui prouve que le roi d'Égypte avait sur la morale des notions plus exactes qu'Abraham en alliance avec Dieu<sup>1</sup> ?

En s'exprimant de la sorte, M. Alexandre Dumas fils est l'écho de Voltaire. L'abbé Guénée avait répondu au chef des philosophes, et il l'avait fait si bien que nous n'avons rien de mieux à faire nous-même que de reproduire ici sa réponse :

On s'est partagé depuis longtemps parmi les chrétiens sur la conduite qu'Abraham tint en Égypte. Les uns ont dit pour le justifier qu'en se donnant pour frère de Sara il ne mentait point, puisqu'elle était effectivement sa sœur<sup>2</sup> ; qu'il se réservait par là une inspection sur elle ; qu'il gagnait du temps, et qu'il put se flatter que pendant cet intervalle la Providence, qui l'avait conduit dans ces lieux, lui ménagerait quelque événement qui le tirerait d'embarras ; qu'il pouvait compter sur la fidélité de Sara, pour peu que le roi d'Égypte fût susceptible de quelque sentiment de vertu ; qu'autrement, en avouant qu'elle était sa femme, Abraham aurait exposé inutilement sa vie, sans mettre plus en sûreté l'honneur de son épouse ; que si l'on ne doit jamais mentir, on n'est point tenu de dire à un ravisseur et à un homicide des vérités dont on prévoit qu'il abuserait pour commettre le crime et faire périr l'innocent, etc.

D'autres plus sévères l'ont condamné hautement d'avoir

<sup>1</sup> Alexandre Dumas fils, *La question du divorce*, 15<sup>e</sup> édit., 1880, p. 28-29.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, d'après les uns, sa parente, nièce ou cousine, ce qui, en hébreu, s'exprimait par le titre de sœur, plus probablement, d'après d'autres, sa demi-sœur, dans le sens propre du mot. Cf. Gen., xx, 12.

usé d'équivoque envers Pharaon et d'avoir exposé témérairement la chasteté de Sara<sup>1</sup>.

Il vous était réservé<sup>2</sup>, Monsieur, d'imputer à ce saint homme le plus bas et le plus criminel dessein. Vous ne l'accusez de rien moins que d'avoir cherché à faire un honteux trafic des charmes de son épouse. « Comme elle était belle, il résolut de tirer parti de sa beauté<sup>3</sup>. » Une imputation si grave, faite contre un homme que sa religion et sa vertu ont fait respecter depuis tant de siècles et par tant de peuples, exigerait les plus fortes preuves. Quelles sont les vôtres, Monsieur? D'indignes soupçons et une odieuse altération de nos Écritures. A vous en croire, Abraham dit à Sara : « Feignez que vous êtes ma sœur, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. » Mais dans la Genèse Abraham parle en ces termes à Sara : « Vous êtes belle; quand les Égyptiens vous auront vue, ils diront : c'est la femme de cet homme, et ils me tueront. Dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien traité, et que la vie me soit conservée par votre moyen. » Vous le voyez, Monsieur, ce n'est point pour « tirer parti de la beauté » de son épouse; c'est pour se dérober à une mort qu'il croit inévitable, qu'il prie Sara, non de *feindre*, mais de dire qu'elle était sa sœur, comme elle l'était effectivement. Blâmez-le donc, si vous voulez, d'avoir trop craint la mort, reprochez-lui sa faiblesse, condamnez son équivoque; mais ne joignez point à un jugement, au moins sévère, une imputation évidemment calomnieuse<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> « De ce nombre sont Origène, Jérôme, Calvin, et beaucoup d'autres tant anciens que modernes. »

<sup>2</sup> A la suite de Bayle, de Tindal, etc.

<sup>3</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. *Abraham*.

<sup>4</sup> *Lettres de quelques Juifs*, édit. de 1827, t. II, p. 375-379.

Les réflexions qui précèdent s'appliquent dans leur ensemble à la conduite analogue que tinrent Abraham et, après lui, son fils Isaac, vis-à-vis d'Abimélech, roi de Gérare. Isaac suivit l'exemple de son père, et Abraham lui-même fit en Palestine comme il avait fait en Égypte<sup>1</sup>. Rien n'est plus conforme à la nature, et les mœurs du temps et du pays expliquent sans peine comment ce qui était arrivé à la cour des pharaons arriva aussi dans la terre de Chanaan. La critique négative a néanmoins imaginé que c'était un seul et unique fait, qui était raconté trois fois dans la Genèse. Il faut véritablement vouloir à tout prix découvrir des répétitions dans le Pentateuque pour soutenir que trois épisodes, qui se distinguent les uns des autres par des circonstances différentes de temps, de lieu et de détails, comme le prouve la lecture du texte, sont une seule et même chose.

<sup>1</sup> Gen., xx ; xxvi, 6-11.

## ARTICLE II.

## ABRAHAM ET CHODORLAHOMOR.

Les incrédules de nos jours traitent de mythes, comme nous l'avons dit plus haut<sup>1</sup>, presque tous les récits contenus dans la Genèse, soit parce qu'ils les trouvent invraisemblables, soit pour toute autre cause arbitraire. Dans la plupart des cas, il est impossible de les réfuter d'une manière spéciale, parce que les documents nous font défaut et que nous sommes ainsi privés des moyens extrinsèques, nécessaires pour justifier le récit sacré, la Genèse étant le seul livre qui nous renseigne sur des événements aussi anciens. Nous pouvons alors établir seulement d'une façon générale le caractère historique du Pentateuque, et observer de plus que ce qui paraît être invraisemblable à tel ou tel esprit n'est pas pour cela moins réel.

La Providence a permis cependant qu'à l'heure où l'on attaque nos Livres sacrés avec une violence sans exemple, nous eussions des armes nouvelles pour les défendre, et elle a fait sortir comme des entrailles de la terre, du fond des ruines sous lesquelles ils étaient ensevelis depuis des siècles, des témoins inattendus qui viennent, au grand étonnement des incrédules comme des croyants eux-mêmes, déposer en faveur de la vé-

<sup>1</sup> Voir section v, chapitre vii, p. 191 et suiv.

racité de Moïse, de sorte que l'hommage qu'ils rendent à quelques-uns des faits qu'il rapporte, est une confirmation indirecte de la vérité des faits qui ne reposent que sur son autorité. Car il est bien digne de remarque qu'à mesure que croissent nos connaissances sur l'antique Orient, une partie des objections de nos adversaires s'évanouissent à tout jamais, comme ces nuages que dissipe le soleil quand il vient à briller dans tout son éclat. Rien n'est plus consolant pour le fidèle que ces victoires de la vérité sur l'erreur, de la foi sur l'incrédulité. Nous en avons un exemple frappant dans l'épisode de Chodorlahomor, roi d'Élam. Ici, l'histoire d'Abraham sort pour ainsi dire de son cadre personnel pour entrer dans le cadre de l'histoire générale de l'Asie; ce qu'elle nous raconte n'est pas un simple épisode de la biographie du saint patriarche, mais un fait important qui rattache cette biographie aux événements principaux et aux guerres de cette époque, de sorte que le récit sacré peut être contrôlé et même éclairé par des sources extra-bibliques. Et nous voyons par là comment Dieu lui-même justifie sa parole : il fait paraître au jour, du sein de la Chaldée, de vieilles briques couvertes de caractères cunéiformes qui attestent l'exactitude de la Genèse.

Jusqu'à présent ce chapitre était celui au sujet duquel les mythologues croyaient remporter le plus éclatant triomphe. En 1854, un savant allemand, Grotefend, découvrait dans les quatre rois orientaux défaits par Abraham les quatre saisons de l'année, et dans les cinq rois de la Pentapole les cinq jours complémentaires de l'an-

née babylonienne<sup>1</sup>. Eh bien ! toutes ces rêveries s'évanouissent à la lumière de l'histoire. Jamais récit historique n'a été plus précis ni plus circonstancié ; on dirait une page contemporaine de l'événement lui-même : le temps, les lieux, les personnages sont nommés ; rien n'y manque, comme l'ont reconnu plusieurs rationalistes eux-mêmes. Les principaux faits de l'histoire générale de l'Orient que suppose la Genèse sont : la domination du roi Chodorlahomor, roi d'Élam, sur le bassin de l'Euphrate et du Tigre ; l'extension de sa puissance jusqu'aux rives de la Méditerranée ; sa suzeraineté sur les rois de la terre de Chanaan et en particulier des environs de la mer Morte. Les trois rois qui marchent contre la Palestine avec Chodorlahomor sont nommés par leur nom propre avec les noms de leurs trois royaumes : Amraphel, roi de Sennaar, Arioch, roi d'Ellassar, Thargal, roi de Guti (Goïm). Leur campagne contre Bara, roi de Sodome, et ses alliés est datée : elle est de la quatorzième année du règne de Chodorlahomor. La marche de leur armée est décrite avec tous les détails géographiques qu'elle comporte<sup>2</sup>. Malgré cette précision de renseignements, tout a été nié par la critique rationaliste. Ainsi Bohlen rejette tout en bloc :

Quant à la question de savoir s'il n'y a pas au fond de ce récit quelque événement réel, après avoir examiné avec soin les

<sup>1</sup> *Der erste Krieg auf Erden*, dans la *Zeitschrift der morgenländischen Gesellschaft*, t. VIII, 1854, p. 800 et suiv. Pour plus de détails, voir *La Bible et les découvertes modernes*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 494-495.

<sup>2</sup> Gen., XIV.

circonstances, il faut répondre catégoriquement : non. D'abord il n'est pas croyable que les puissants monarques de l'Asie antérieure unissent leurs forces pour marcher contre un district révolté, de quelques milles d'étendue ; la Palestine entière aurait pu à peine les dédommager des frais de la guerre, et il aurait suffi d'un satrape avec une petite troupe pour remettre les rebelles à la raison... De plus, comme on le voit par la mention de Sennaar, d'Ellassar et d'Élam, on transporte ici dans la haute antiquité un état politique, postérieur de plusieurs siècles, dans lequel les petits princes et les tribus de l'Asie antérieure étaient réellement tributaires des puissants rois de l'Asie... Cela nous conduit historiquement au temps de Sardanapale<sup>1</sup>.

M. Nöldeke, de son côté, a aussi toutes sortes d'objections à faire valoir contre le récit biblique :

Pour nous, c'est déjà certainement à l'avance une présomption que le « Père élevé, » le père souche (*Stammvater*) de tant de peuples sédentaires et nomades ne peut être facilement un personnage historique. Nous voulons bien cependant faire abstraction de cette objection capitale et examiner les détails. Le chapitre commence par une énumération imposante de rois, à l'époque desquels aurait eu lieu l'événement raconté. Mais Tuch observe avec raison dans son commentaire : « Lorsque le narrateur raconte le fait d'après la date des rois en guerre, il n'y a là qu'un effort caractéristique pour donner une apparence de chronologie précise sans la donner en effet. » A quoi sert-il de dater d'après des rois dont la date du règne nous est complètement inconnue?... Il

<sup>1</sup> P. von Bohlen, *Die Genesis*, in-8°, Königsberg, 1835, p. 168-170.

est étrange qu'on détermine le temps d'après des rois qu'on nous montre ensuite comme acteurs dans le récit. Une telle manière de dater est totalement superflue et ne dit rien du tout<sup>1</sup>.

On a peine à en croire ses yeux, quand on lit de pareils raisonnements. M. Nöldeke nous dit d'abord avec une franchise dont il faut lui savoir gré que, préalablement à tout examen, il ne peut croire qu'un personnage comme Abraham ait existé, parce qu'on le regarde comme le père de plusieurs peuples nomades ou sédentaires. Nous ne voyons pas comment il suit de là qu'il n'y ait jamais eu d'Abraham, car ces peuples ont bien eu un premier père et pourquoi ne se serait-il pas appelé Abraham? Quant au reproche adressé à la Genèse de dater la campagne de Chodorlahomor de la 14<sup>e</sup> année de son règne, il est « étrange. » Le narrateur ne pouvait dater cette guerre que comme on le faisait de son temps, non comme on le fait de nos jours. C'est là un trait caractéristique de l'exactitude de l'historien, car tous les événements chez les Assyriens et les Chaldéens, sont datés de l'année du règne des rois sous lesquels ils ont eu lieu, comme le prouvent des milliers d'inscriptions et de contrats trouvés dans ces pays. On peut donc affirmer que toutes les inscriptions provenant du pays où a régné Chodorlahomor donnent le démenti le plus catégorique à M. Nöldeke. Il continue :

<sup>1</sup> Th. Nöldeke, *Die Ungeschichtlichkeit der Erzählung Gen.*, xiv, dans ses *Untersuchungen zur Kritik des Alten Testaments*, 1869, p. 157-158.

Nous avons encore une autre preuve de l'impossibilité complète de cet événement dans les noms de prétendus auxiliaires amorrhéens d'Abraham. Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces personnages des *heroes eponymi*. Mamré est dans l'écrit fondamental [de la Genèse] l'antique nom d'Hébron... De ce que les térébinthes de cet endroit sont appelés quelquefois 'Elôné Mamré ou 'Elon Mamré, cela ne change rien à l'état des choses et ne rend pas plus vraisemblable de l'épaisseur d'un cheveu qu'un homme appelé Mamré y ait jamais habité. A côté d'Hébron, il y a de plus le *Nahal 'Eškól*, la vallée des Grappes... Or, dans notre récit, Eškól, c'est-à-dire la Grappe, d'où la vallée tire son nom, apparaît comme frère de Mamré. Et l'on voudrait que ce fût là de l'histoire!... Le nom du troisième frère עַנֶר, 'Aner, n'est pas mentionné ailleurs dans l'Ancien Testament; mais l'hypothèse de Knobel<sup>1</sup> n'est pas invraisemblable; il croit qu'on peut combiner ce nom avec celui de *Gabal Ne'ir*, dans le voisinage d'Hébron. Nous avons de la sorte le héros éponyme d'un troisième nom de lieu...; et c'est ainsi que les preuves s'accumulent pour montrer que notre récit n'a aucune valeur historique<sup>2</sup>.

M. Reuss n'a pas osé adopter le troisième rapprochement, mais il fait siens les deux premiers. « Deux de ces *hommes*, dit-il, sont positivement des localités. Mameré est l'antique nom de Hébron et Es'kol est le nom d'une vallée des environs<sup>3</sup>. »

De pareils arguments sont si frêles que M. Nöldeke lui-même n'a pu s'empêcher d'observer en terminant :

<sup>1</sup> Sur Gen., xxiii, 20.

<sup>2</sup> Th. Nöldeke, *Untersuchungen*, p. 166-168.

<sup>3</sup> Ed. Reuss, *L'histoire sainte et la loi*, t. 1, p. 349.

« Assurément je ne me fais pas l'illusion de croire que je puisse mettre un terme à toutes les combinaisons malheureuses auxquelles ce chapitre a donné occasion<sup>1</sup>. » M. Dillmann répond simplement à tout ce raisonnement : « Alors même que Mamré, Escol et Aner seraient des noms de lieux, comme le dit Nöldeke, ce serait là un fait sans importance; car il n'y a aucune différence dans le résultat, que ce soit Mamré ou le (scheik) de Mamré qui ait été l'auxiliaire d'Abraham<sup>2</sup>. » Est-ce que Condé n'a pas remporté la victoire de Rocroy, et Turenne celle des Dunes, parce que Condé est une ville de Flandres et Turenne un village du Limousin? Tous leurs exploits sont-ils mythiques, parce que leurs noms sont empruntés à des localités, et que la plupart des officiers qui commandaient sous leurs ordres étaient aussi des hommes portant des noms de lieux?

M. Nöldeke remarque d'ailleurs très bien que la campagne de Chodorlahomor n'avait pas exclusivement pour objectif la Palestine; le texte l'indique expressément, puisqu'il nous montre les rois alliés dévastant les pays à l'est et au sud du Jourdain; mais tandis que Bohlen conclut que nous avons affaire à un mythe, parce que l'expédition est faite contre la seule terre de Chanaan, M. Nöldeke tire la même conclusion, parce que les rois des bords de l'Euphrate n'attaquent pas seulement la vallée de Sodome. « Toute cette campagne (à l'est et au sud du Jourdain), dit-il, est invraisemblable; signe cer-

<sup>1</sup> Th. Nöldeke, *Untersuchungen*, p. 168.

<sup>2</sup> Dillmann, *Die Genesis*, p. 246.

tain que c'est une fiction<sup>1</sup>. » Quelle logique! Cette campagne est invraisemblable; donc, il est certain que c'est une fable! — C'est aussi une fable, parce que ces rois règnent dans des pays éloignés, non en Chanaan.

Une guerre avec des habitants de Chanaan n'aurait pas été assez grandiose, c'est pourquoi des souverains étrangers, et quatre à la fois, déploient leur puissance militaire et montrent quelle est leur force dans une série de grands combats; le lecteur peut juger ainsi de l'importance de l'événement. Le narrateur donne à dessein aux ennemis des noms empruntés aux régions les plus lointaines pour couvrir son récit d'une apparence d'antiquité... De telle sorte que nous ne devons voir dans les chiffres précis et dans les noms rien autre chose qu'un moyen littéraire destiné à produire une plus grande impression<sup>2</sup>.

En 1879, M. Reuss, peu au courant des travaux de l'assyriologie, écrivait aussi :

Le morceau ne peut être aussi ancien qu'on veut bien le supposer... Nous n'insisterons pas sur ce que personne ne peut savoir où a été le royaume d'Ellassar. Mais que dire d'un roi des *païens*? Cette expression tout au moins singulière ne serait guère corrigée si nous traduisions : roi des *peuples*<sup>3</sup>. Car dans la première forme elle présente du moins un sens religieux, dans la seconde elle ne signifie plus rien

<sup>1</sup> Th. Nöldeke, *Untersuchungen zur Kritik des A. T.*, p. 162-163.

<sup>2</sup> Th. Nöldeke, *Untersuchungen*, p. 166.

<sup>3</sup> La Genèse, xiv, ne parle pas plus d'un roi des *païens* que d'un roi des peuples, mais d'un roi du pays de Guti, comme l'ont démontré les découvertes assyriennes. Le pays de Guti est appelé dans le texte hébreu actuel Goïm.

du tout... Non, cette histoire ne porte pas le cachet d'une trop haute antiquité; elle ne se fonde point sur le récit d'un témoin placé à proximité. Cela est si vrai, que le fait même de l'expédition devient suspect<sup>1</sup>.

D'où viennent donc ces noms des rois, d'après les rationalistes, et à qui faut-il les appliquer? Bohlen a vu dans Amraphel le roi Sardanapale et dans Arioch le roi Arbace.

Comme dans l'Inde des dynasties entières reçoivent le titre de *pāla* ou *protecteurs*, il semble qu'on puisse expliquer naturellement Amraphel par *Amarapāla*, « un protecteur des dieux, » nom qui a peut-être la même signification que Sardanapale, car les rois d'Orient prenaient souvent des titres multiples et *Sridhanapāla* désignerait un « protecteur des trésors<sup>2</sup>. » Arioch ou Arvach désigne encore plus clairement Arbace, qui, d'après les anciens, a été satrape de Médie. On explique son nom comme signifiant « grand lion; » il serait plus sûr de le considérer comme n'étant nullement sémitique, et l'on peut soupçonner que nous avons ici *Aryaka*, « l'honoré, » qui est un titre princier dans un drame de l'Inde, *Mrichchhakati*<sup>3</sup>.

M. Nöldeke découvre dans le premier élément du nom de *Chodor-lahomor* le second élément du nom de

<sup>1</sup> Ed. Reuss, *L'histoire sainte et la loi*, t. 1, p. 347-348.

<sup>2</sup> Ces étymologies sanscrites données à des noms sémitiques sont ce qu'on peut imaginer de plus anti-scientifique. Sardanapale est la forme grecque altérée du nom assyrien *Assur-bani-pal* ou *habal*, dont le sens est parfaitement connu : « Assur (le dieu) a formé un fils. »

<sup>3</sup> Bohlen, *Die Genesis*, p. 170.

Nabu-*chodor-osor* ou Nabuchodonosor, et insinue de la sorte que c'est sur le modèle du nom du dernier roi que le narrateur aurait fabriqué celui du premier<sup>1</sup>. D'après Hitzig, Chodorlahomor n'a jamais existé; il est copié sur Sennachérib, parce que l'un et l'autre font leur campagne en Palestine « la quatorzième année de leur règne<sup>2</sup>. » Sörensen dit encore mieux : le chapitre xiv de la Genèse nous raconte, d'après lui, la campagne d'Antigone contre les Nabatéens, en l'an 309 avant J.-C.<sup>3</sup>.

Voilà ce qu'affirme la critique négative. Voici maintenant ce que disent les monuments authentiques au sujet de ces rois des bords de l'Euphrate, et de leurs guerres invraisemblables, impossibles, contre les habitants des bords du Jourdain et de la mer Morte. En premier lieu, Chodorlahomor, roi d'Élam, n'est ni Antigone ni Sennachérib, mais un personnage parfaitement historique, un véritable prince de ce nom qui a régné sur Élam et aussi sur la Chaldée, comme nous l'assure la Genèse. M. Édouard Meyer, un des historiens allemands contemporains qui pousse le plus loin l'audace des négations et qui nie jusqu'à l'existence d'Abraham, est obligé d'en convenir.

Un roi de la dynastie [mède], dit-il, nous est connu par

<sup>1</sup> Th. Nöldeke, *Untersuchungen zur Kritik des A. T.*, p. 160.

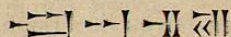
<sup>2</sup> F. Hitzig, *Geschichte des Volkes Israels*, 1869, t. 1, p. 45; Id., *Die Psalmen*, t. 11, p. 176. M. Nöldeke reconnaît lui-même l'impossibilité d'admettre cette hypothèse, *Untersuchungen zur Kritik der A. T.*, p. 172.

<sup>3</sup> Th. Nöldeke, *Untersuchungen*, p. 172.



un singulier hasard ; [c'est] Chodorlahomor... Le nom de Chodorlahomor ou Kudurlagamar est parfaitement élamite ; nous connaissons à Suse une déesse Lagamar<sup>1</sup>... Il paraît que le Juif qui a inséré dans le Pentateuque le chapitre xiv s'était procuré à Babylone des renseignements exacts sur l'histoire la plus ancienne de ce pays<sup>2</sup>.

Arioch, roi d'Ellassar, n'est pas moins historique que Chodorlahomor. Son nom a été en effet retrouvé dans les inscriptions cunéiformes, sous la forme Éri-aku, c'est-à-dire, serviteur du dieu Lune, roi de Larsam ou Ellassar :

  
 Éri-                  akú

« Son fils [le fils de Kudurmabuk],... gouverne sous lui en Babylonie comme roi de Larsam (où il résidait), il est roi de Sumir et d'Accad, avoue M. Meyer... Si le nom du fils de Kudurmabuk doit se lire véritablement Ériaku, comme on l'a plus d'une fois soupçonné, au lieu de Zikarsim, ce prince, qui se nomme *roi de Larsam*, serait certainement identique avec celui qui est nommé dans la Genèse, 'Eriók mélek 'Ellasar<sup>3</sup>, » c'est-à-dire Arioch, roi d'Ellassar. Ajoutons que la lecture Éri-aku n'est pas seulement un soupçon. Un assyriologue allemand, qui a écrit sur la Bible et en particulier sur le

<sup>1</sup> *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. v, pl. 6, 33.

<sup>2</sup> Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, in-8°, 1884, p. 165-166.

<sup>3</sup> Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. 1, p. 166.

Pentateuque des pages toutes remplies des idées rationalistes, M. Schrader, l'affirme positivement :

Arioch, roi d'Ellassar, est pour moi indubitablement identique avec Éri-aku..., roi de Larsav [Larsam]. Il était fils de Kudur-Mabuk, roi d'Ur et roi de Sumir et d'Accad... Comme le montrent le nom de son père Kudur-Mabuk et celui de son grand-père Simti-Silhak, il appartenait à la dynastie élamite-babylonienne, c'est-à-dire, comme on peut le conclure du nom, à la même dynastie que son confédéré Chodorlahomor ou Kudur-Lagamar<sup>1</sup>.

Deux des noms mentionnés par la Genèse sont ainsi démontrés historiques par les monuments indigènes et originaux. C'est là une première confirmation aussi inattendue que positive de la vérité des faits racontés par Moïse. En voici une seconde preuve. Le récit de la campagne de Chodorlahomor contre le pays de Chanaan, avec les rois ses alliés, suppose un grand fait historique, savoir que les rois d'Élam s'étaient rendus maîtres de la Chaldée et que leur domination s'étendait à l'ouest jusqu'aux rives de la Méditerranée. L'exactitude de ces renseignements est établie de la manière la plus expresse par les documents cunéiformes, comme en convient M. Meyer :

Vers l'an 2300 avant J.-C., la Babylonie fut soumise par les rois d'Élam. Le roi d'Assyrie Assurbanipal raconte dans

<sup>1</sup> Ed. Schrader, *Die Keilinschriften und das A. T.*, 2<sup>e</sup> édit., 1883, p. 135. Cf. Fr. Lenormant, *La langue primitive de la Chaldée*, p. 374-375.

son récit de la conquête de Suse, vers 645 avant J.-C., que 1635 ans auparavant, c'est-à-dire environ 2280 avant notre ère<sup>1</sup>, Kudurnanchundi, roi d'Élam, avait pillé les temples du pays d'Akkad et avait emporté la statue de la déesse Nanâ, de son temple d'Éanna [à Uruk]. Le résultat de ces guerres avait été l'établissement d'un grand empire élamite, qui comprenait la Babylonie. Lorsque Bérose racontait que les Mèdes avaient conquis la Babylonie et y avaient fondé la seconde dynastie de huit rois mèdes (laquelle avait régné 224 ans, ou, d'après une autre leçon, 190), il voulait parler certainement de ces souverains élamites. Parmi ces derniers, il faut compter indubitablement, comme l'indique son nom, Kudurmabuk, fils de Simtišitarchak. Son nom se lit sur des briques trouvées à Ur avec le titre de conquérant ou de souverain (*adda*), titre dont le sens n'est pas encore sûr, de la terre d'Occident (*mat Martu*) et de la terre d'Émuttal. Martu est la Syrie, au moins dans les monuments plus récents de la langue assyrienne; Émuttal est un district situé sur la frontière de la Babylonie et d'Élam<sup>2</sup>.

Ainsi les faits présumés par le récit de la Genèse sont d'une authenticité incontestable. Sur tous les points que nous pouvons contrôler, nous surprenons les rationalistes en flagrant délit d'erreur. Ce n'est pas la Genèse qui s'est trompée ou qui a inventé des mythes, c'est la prétendue critique.

<sup>1</sup> Nous avons parlé de cette date, t. III, p. 542.

<sup>2</sup> E. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 164-166. Cf. sur tout le ch. XIV de la Genèse ce que nous avons dit dans *La Bible et les découvertes modernes*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 481-496.

## ARTICLE III.

## LA CATASTROPHE DE SODOME ET L'ORIGINE DE LA MER MORTE.

Ce fut du temps d'Abraham qu'eut lieu la catastrophe de Sodome. Pendant longtemps on a cru que cette cité et les quatre autres villes de la Pentapole avaient été submergées dans la mer Morte et même que cette mer ne datait que de cette époque. C'est là une erreur qu'il importe d'autant plus de relever que les apologistes du XVIII<sup>e</sup> siècle l'ont adoptée et soutenue<sup>1</sup> contre l'auteur des *Questions sur l'Encyclopédie*, qui cette fois avait raison :

La Sainte Écriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel... La rivière du Jourdain ayant nécessairement son embouchure dans ce lac sans issue, cette mer Morte, semblable à la mer Caspienne, doit avoir existé tant qu'il y a eu un Jourdain; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où est ce lac de Sodome; aussi l'Écriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en lac : elle dit tout le contraire : Dieu fit pleuvoir du soufre et du feu venant du ciel, et Abraham, se levant le matin, regarda Sodome et Gomorrhe, et toute la terre d'alentour, et il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaise<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Bullet, *Réponses critiques*, 1826, t. I, p. 156; du Clot, *La Sainte Bible vengée*, 1824, t. II, p. 186.

<sup>2</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. *Asphalte*, *Œuvres*, t. VII, p. 194. Cet article avait d'abord paru dans les *Questions sur l'Encyclopédie*.

Ce qui avait fait croire aux commentateurs que la mer Morte tirait son origine de la catastrophe de Sodome, c'est que Moïse dit que Chodorlahomor battit le roi de Sodome dans la vallée de Siddim « qui est la mer de sel » ou mer Morte<sup>1</sup>. Ils en concluaient que cette mer n'existait pas encore à l'époque de la campagne des rois confédérés, mais ils interprétaient mal le texte : ils supposaient que la vallée de Siddim formait tout le lit actuel du lac Asphaltite. Or cela n'est point. Cette vallée ne forme qu'une petite partie du terrain occupé aujourd'hui par les eaux; le lac existait déjà auparavant et il s'agrandit du temps d'Abraham en submergeant cette vallée.

On admet généralement aujourd'hui, malgré quelques contradictions, que le Jourdain ne s'est jamais jeté dans la mer Rouge, comme on l'avait cru autrefois<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Gen., XIV, 3. La Vulgate traduit : *vallem Silvestrem*.

<sup>2</sup> On en donne, entre autres raisons, celle de la composition des eaux de la mer Morte : « Les analyses chimiques ont révélé que les matières contenues dans la mer Morte diffèrent beaucoup de celles des eaux marines, non seulement en proportion, mais également en nombre. Ainsi le chlorure de magnésium se trouve dans ce lac en beaucoup plus grande abondance que le sel marin lui-même; la proportion de brome est aussi des plus extraordinaires, puisqu'elle varie de moins d'un gramme à plus de 67 grammes par kilogramme d'eau. En revanche l'iode, ce corps dont la présence est si caractéristique dans les eaux de l'Océan, paraît manquer complètement dans la mer Morte. On n'y trouve pas davantage le phosphore, l'argent, le cæsium, le rubidium et le lithium. On doit en conclure que le lac Asphaltite n'a depuis sa formation jamais fait partie de la mer et qu'il n'est point, ainsi qu'on l'avait longtemps supposé, un ancien prolongement de la mer Rouge. » É. Reclus, *La Terre*, 2<sup>e</sup> édit., Paris, 1870, t. I, p. 539.

Quoi qu'il en soit de ce point, la mer Morte existait déjà quand Abraham arriva en Palestine. La Genèse ne nous dit point que les villes coupables ont été submergées dans cette mer; elle nous assure au contraire qu'elles furent consumées par une pluie<sup>1</sup> de soufre et de feu et ainsi détruites; et les écrivains sacrés nous apprennent que les ruines des cités maudites étaient visibles, sur les bords du lac Asphaltite<sup>2</sup>. En quel endroit étaient-elles situées? On l'ignore et les opinions à ce sujet sont diverses. La plupart aujourd'hui les placent au sud. Du reste, peu nous importe. Ce qu'il suffit de remarquer, c'est que l'extrémité méridionale de la mer Morte est beaucoup moins profonde que la partie centrale et septentrionale, et qu'elle est de date plus récente. On peut donc admettre qu'elle remonte à l'époque de la catastrophe. C'est ce que reconnaît M. Lartet, un des derniers savants qui aient étudié la question sur les lieux :

Il suffirait d'un abaissement de sept à huit mètres seulement pour que la Lagune, c'est-à-dire la portion méridionale du lac, où l'on s'accorde généralement à placer la plupart des villes maudites, fût mise à sec. Ce faible abaissement de niveau pourrait résulter de changements physiques presque insaisissables par l'attention humaine. Il n'y aurait donc rien d'improbable à ce que la mer Morte ait eu autrefois sa pointe méridionale à la presqu'île de la Liçan, et que la

<sup>1</sup> Gen., XIX, 24. Cf. Luc, XVII, 29.

<sup>2</sup> Deut., XXIX, 23; Is., XIII, 19; Jer., XLIX, 18; L, 40; Ps. CVII (héb. CVII), 34; Amos, IV, 11; Soph., II, 9; Ez., XVI, 49-55; Sap., X, 7; II Pet., II, 6. Cf. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, VIII, 4; V, XIII, 6; *Ant. jud.*, I, 9; Tacite, *Hist.*, V, 7; Strabon, XVI, 2.

Lagune... ait pu être cette vallée de Siddim qui servit de champ de bataille aux rois de la Pentapole et qui, selon la Genèse, « devint la mer salée. » Des effets de glissement, comme ceux dont nous avons cru reconnaître la trace sur le flanc oriental du Djébel-Ussom, ont pu, à la suite des tremblements de terre, venir ajouter leur action à celle de ces fluctuations de niveau; et s'il est vrai, comme on s'accorde à le croire, que la montagne de sel porte encore le nom à peine altéré de Sodome, et lui soit voisine, cette ancienne cité a bien pu disparaître par suite de la dénivellation dont nous venons de mentionner les traces, puis se trouver recouverte par les eaux de la mer Morte et les alluvions des affluents méridionaux<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L. Lartet, *Exploration géologique de la mer Morte*, in-4°, Paris, 1878, p. 267. Cf. Fr. W. Schultz, *Palästina*, dans Herzog's *Real-Encyklopädie*, t. XI, 1882, p. 740-741.

## CHAPITRE II.

JACOB.

Il y a deux qualités qui sont également appréciées par les Orientaux, la force et la ruse. Ils n'admirent pas moins celui qui triomphe de ses ennemis par la subtilité de son esprit que celui qui les terrasse par la vigueur de son bras; et le faible, qui fait tomber un plus fort que lui dans un piège tendu avec adresse, n'est pas moins loué que le brave qui a frappé son antagoniste avec intrépidité. Parmi les peuples nomades, morcelés en petites tribus et souvent mal gouvernés, où la guerre est perpétuelle et où le meurtre, la violence règnent en souverains, les petits, qui sont les plus nombreux, applaudissent avec transport au renard qui l'emporte sur le lion<sup>1</sup>: c'est la revanche de l'opprimé contre l'oppressur. Nous retrouvons ce sentiment chez toutes les nations de l'antiquité. Dans ses poèmes immortels, dans l'Iliade et dans l'Odyssée, Homère ne loue pas moins le prudent Ulysse que le vaillant Achille. La Grèce rend les honneurs divins à la ruse dans la personne de Mer-

<sup>1</sup> On sait combien a été populaire au moyen âge le *Roman du renard*, qui n'est que le triomphe de la ruse sur la force.